

La Philharmonie à l'heure de la Tchèque

Des brumes nordiques aux fracassantes tempêtes russes

Ce n'est certes pas la première fois que le chef Semyon Bychkov déploie les effectifs fastueux du «Czech Philharmonic» sur la scène luxembourgeoise et, une fois de plus, le public afflue de manière immodérée pour savourer les sonorités présumées de la «Mitteleuropa» et leur ancrage dans l'inspiration populaire. D'autant plus que nos hôtes, venus «From Prague with Love», retiraient de leurs bagages, outre une délicieuse ouverture de Dvorak, gorgée de ces émanations de contes et de légendes dans leur inimitable couleur locale, une soliste de tout premier plan pour percer les brumes mélancoliques d'Edward Elgar: la violoncelliste Sol Gabetta.

Emigré dès l'âge de 22 ans aux Etats-Unis, Semyon Bychkov n'a pourtant jamais renié tout ce qui le lie à son ancienne patrie, ni ses compositeurs ni



(Photo : Philharmonie Luxembourg – Sébastien Gréville)

surtout cette façon intensément expressive d'aborder les oeuvres en libérant la part tragique que recèle toute musique digne d'intérêt. Au point que cette approche, plus introspective que jaillissante, plus lyrique que dramatique, libéra un espace considérable au chant éperdu de la primadonna Sol Gabetta, qui ne se fit guère prier pour habiter de ses

traits veloutés l'espace considérable qu'un orchestre en retrait lui céda dans cet énigmatique Concerto pour violoncelle du compositeur britannique.

Un peu comme si cet imposant appareil orchestral avait l'intuition secrète qu'une bonne partie du public était composé d'aficionados d'une soliste amplement mise en valeur dans

ses atours dorés et dans le galbe voluptueux de ses gestes qui prenaient, sinon la pose, du moins le temps de s'épanouir avec une générosité à ce point affirmée qu'elle finit par obnubiler le drame potentiel que d'autres interprètes (dans la lignée de Jacqueline Du Pré) en font ressortir.

Reconnaissons encore l'inhabituelle délicatesse de cette diva universellement célébrée qui associa tout le pupitre des violoncelles au supplément honorant les applaudissements récoltés: plutôt que d'égrener une partita rigoureusement soliste, elle engloba dans sa prestance altière la dense charpente harmonique entrelacée par ses collègues. Une alternative bienvenue à l'épineuse question du choix en guise de «bis»!

Et qui donc signa les «fracassantes furies russes», vous demanderez-vous? Il est vrai

que pas mal d'eau (trouble) a coulé sous les ponts depuis cette année 1913 qui a connu les soubresauts publics que déclencha le «Sacre du Printemps» de Stravinsky. A tel point que la sauvagerie primitive, qui met littéralement en scène de manière extrêmement virulente le sacrifice rituel d'une jeune fille pour amadouer la divinité du renouveau, a fini par conquérir un droit de cité définitif dans la vie musicale la plus classique.

Notre époque ne cherche plus à souligner la fureur rythmique dans son effroi saccadé, longtemps considérée comme un cauchemar par les exécutants aussi bien qu'un défi rédhibitoire pour les auditeurs. Le temps semble avoir eu son effet et l'intérêt porté aux civilisations dites primitives contribue à dédramatiser, à polir les contours d'un rituel davantage saisi dans sa vision anthropo-

logique que dans sa perception musicale.

Il est vrai qu'on a aperçu derrière l'orchestre un père prendre subrepticement dans les bras sa petite fille et prendre le large, mais dans son ensemble, la vision qui nous fut proposée ce soir n'accusa guère la convulsion ni l'effroi. Cette transe sacrée ne sera certes jamais une partie de plaisir, mais tout se passe comme si le sous-texte de ce sacrifice avait perdu de sa cruauté et de son angoisse métaphysique pour lui trouver une forme d'acceptation le coeur léger, peut-être même une forme de joie dans cette initiation à une expérience collective régénérative. Plutôt que de vouloir réactiver la notion romantique de la supériorité du primitif sur le culturel, constatons à minima que la sauvagerie débridée a fait place au pur élan vital.

Pierre Gerges

Expo à la Galerie CollArt de Steinfort jusqu'au 3 mai

Un flamboyant trio : Carmen Dieschbourg, Michèle Roeder et Brigitte Stoffel



«Eclipse sombre», de Brigitte Stoffel

La Galerie CollArt est installée dans la magnifique demeure Villa Collart au 15, rue Hobscheid à Steinfort. Chaque année, y sont organisées quatre expositions, lors desquelles sont présentées les travaux d'artistes sélectionnés par un jury rigoureux. Amies lectrices et amis lecteurs de notre bonne vieille Zeitung, pour votre plus grand plaisir, vous découvrirez, si vous allez à Galerie CollArt prochainement, les oeuvres de 3 artistes dont les réalisations possèdent quelque chose d'éminemment en commun, la qualité. Elles sont trois, trois dames que nous avons déjà eues le plaisir et l'honneur de rencontrer au fil de nos reportages au cœur des arts plastiques : Carmen Dieschbourg-Weber, Michèle Roeder et Brigitte Stoffel.

L'exposition sera encore visible le vendredi 1^{er} mai (de 17 à 20 heures), le samedi 2 et le dimanche 3 mai (de 14 à 19 heures).

Une artiste expressive, Carmen Dieschbourg

Les peintures acryliques de Carmen Dieschbourg permettent une foison de détails, délicats et subtils. Carmen se sent très à l'aise lorsqu'elle expérimente, qu'elle crée des formes, des coloris. Elle explore avec passion. Possède-t-elle l'art ou est-elle possédée par l'art ?

Carmen Dieschbourg est originaire d'Echternach, où elle vit et possède son atelier qui fait également office d'espace d'exposition. Le tout installé dans l'espace occupé jadis par la serrurerie de son papa.



Les artistes Brigitte Stoffel, Carmen Dieschbourg et Michèle Roeder

Pendant trois décennies, elle s'est adonnée à la peinture figurative, pour ensuite, explorer un mode d'expression différent, une peinture résolument expressive et abstraite.

C'est auprès de Mars Schmit qu'elle a suivi des cours de peinture à l'huile, à ses débuts. Puis elle a fréquenté des cours auprès de l'Europäische Kunstakademie de Trèves. Elle a récolté d'intéressantes expériences, en Autriche, en participant aux cours de peinture abstraite à l'Alpin Akademie et aux Hollersbacher Malerwochen auprès de Peter Mairinger.

Membre du Groupement artistique vosgien, de l'Académie européenne des arts et de l'Europäische Vereinigung Bildender Künstler, Carmen Dieschbourg inscrit de nom-

breux prix à sa carrière artistique : 1^{er} prix du jury à Losheim am See, à trois reprises les prix du jury à Audun le Tiche, le 1^{er} prix du jury à Saint Dié, le Mayor of Kobe Prize à Kobe, Japon, le 1^{er} prix du jury au Salon d'art contemporain à Esch-sur-Alzette, le Grand Prix de la Ville de Montigny-lès-Metz.

Carmen Dieschbourg a été chargée de cours dans l'enseignement fondamental, dans les domaines du sport et de l'éducation artistique.

Michèle Roeder, passionnée par les couleurs et les formes

Michèle Roeder vit et travaille à Roedgen. Depuis toujours, sa grande passion réside dans la combinaison de couleurs et de formes. Après avoir



Oeuvre de Michèle Roeder

suivi des cours de peinture auprès de plusieurs artistes, elle a trouvé progressivement ses modes d'expression artistiques, des modes qui lui colent à la peau.

Michèle réalise des peintures acryliques, ainsi que des sculptures. Ses formes et couleurs possèdent bien des mélodies, s'abreuve à ses souvenirs.

Elle réalise également des sculptures en albâtre.

L'artiste est membre de l'Académie Européenne des Arts du Grand-Duché du Luxembourg.

Bois et fil de laine, une nouvelle dimension de Brigitte Stoffel

L'artiste Brigitte Stoffel vibre en communion avec le bois. El-

le parvient à l'apprivoiser. Le bois lui offre alors ce qu'il a de meilleur et lui propose, en quelque sorte, des idées. Est-ce le bois qui se plie aux caprices de Brigitte ou ne serait-ce pas plutôt elle qui se plie aux caprices du bois.

L'artiste explique qu'elle travaille à partir du fil du bois, de sa direction, de sa mémoire, ainsi que de sa tension interne. Elle n'impose rien au bois, elle suit, en quelque sorte, ses directives.

Au niveau des nouvelles oeuvres qu'elle présente, Brigitte Stoffel associe, avec talent, le bois au fil de laine afin de créer un dialogue subtil entre structure, souplesse et tension.

Michel Schroeder
Photos : Ming Cao



Oeuvre de Michèle Roeder



«Land of the rising sun», de Carmen Dieschbourg



«Fils orange 1», de Carmen Dieschbourg



«Equilibre», de Brigitte Stoffel